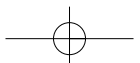
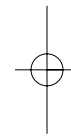
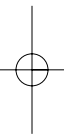


Artikel



Le dossier d'Art Tribal

LE MUSÉE IMAGINAIRE DES GALERISTES

- 1 *Galeristes : le difficile retour à la lumière*
- 2 *Les portraits par l'objet*
- 3 *Un exemplaire du questionnaire du Proust*
- 4 *Liste des participants au Parcours des mondes 2004*

Il y a autant de façons de devenir marchand qu'il y a de marchands car l'histoire de chacun ne répond à aucune norme. Pour comprendre ce métier, il faut comprendre l'homme ou la femme qui le fait bien avant de chercher à déceler une motivation commune. L'œil de chacun d'entre eux s'est fait au gré des rencontres avec les objets, les peintures, les musées. L'entrée dans la carrière n'est pas passée par une seule porte ni par un seul trajet et ce regard qu'on qualifie de professionnel s'est formé sur une multitude d'expériences visuelles qui

remontent parfois loin dans la jeunesse. Si l'œil du marchand est dit professionnel, c'est parce qu'il fait le tour de l'objet bien plus vite que celui du simple amateur, parce qu'il en manipule beaucoup plus et qu'il observe chacun d'eux en critique averti. Le galeriste londonien Jean-Baptiste Bacquart va jusqu'à dire que cet œil, « on l'a ou on ne l'a pas », pas de juste milieu. En tout cas, cet œil-là ne fait pas que regarder : il rappelle à lui, presque instinctivement, tous les objets déjà passés en revue dans sa gigantesque base de données. Il trie,

compare, recoupe et passe l'objet au crible.

Nous avons demandé à tous les marchands participant au *Parcours des Mondes* d'évoquer l'objet qui les a le plus marqués, celui dont il ont le souvenir le plus net, celui dont ils peuvent dire : « Mon regard a changé depuis que j'ai vu cette œuvre d'art. » Nous avons cherché à remonter le plus loin possible dans l'œil du marchand, pour retrouver, sinon le premier objet qui l'ait frappé, du moins le plus marquant de cette base de données visuelle. Les objets que mention-

nent ceux qui ont bien voulu jouer le jeu appartiennent à toutes les époques de l'histoire de l'art et recouvrent des styles aussi larges que la Renaissance italienne, le gothique flamboyant, l'art mélanésien, la haute époque chinoise ou encore l'art olmèque. Ce sont des tableaux, des sculptures, des masques, des bas-reliefs et parfois des collections entières qui, mis bout à bout, soulignent l'éclectisme du métier. « L'éclectisme est une démarche, une attitude de l'esprit, une aptitude à la discussion, un parti pris de ne soumettre son action à aucun dogme, écrit l'architecte et essayiste Jean-Pierre Epron¹. C'est une recherche passionnée et patiente de la vérité à travers de multiples vérités possibles, une quête de la beauté sans autre guide que les arguments des uns et des autres à son propos, [...] ». Pour trouver « la » vérité du marchand, « les » objets se sont avérés être les plus fidèles indices. Car, au fur et à mesure qu'ils sont évoqués, des

portraits se dessinent et les premières amours de l'un pour une sculpture de Phidias vue dans son enfance trahissent peu à peu sa personnalité. Les souvenirs esthétiques des marchands d'art tribal ne sont pas limités au domaine dont ils sont les spécialistes. Il y a, au contraire, un dialogue incessant dans leur mémoire qui renvoie chaque objet à un autre, chaque époque à une autre. Confronter ces mémoires, c'est reconstituer un musée imaginaire où se répondent par exemple le drapé d'une cariatide de Phidias et celui d'un Bodhisattva du Sri Lanka quatorze siècles plus tard.

De fait, à la question « Pourquoi devient-on marchand ? » s'en est rapidement substituée une autre : « Comment le devient-on ? » Pour mieux saisir leurs personnalités et leurs parcours singuliers, nous avons adressé, à ceux qui le désiraient, le fameux questionnaire de Proust, une série de questions que l'écrivain français s'était adressées à

lui-même vers 1889. L'auteur du *Temps retrouvé* dressait ainsi, sans le vouloir, la fiche d'identité intime par excellence, un portrait en forme d'exercice auquel plusieurs générations d'écrivains et de personnages publics se sont pliés depuis. Pour comprendre la multiplicité des caractères des marchands que nous avons pu interviewer, nous avons bien sûr arrangé ce questionnaire façon *Art Tribal* et avons tourné les questions pour souligner l'approche professionnelle. Leurs réponses, dont nous ne publions que les plus marquantes, reviennent toutes sur l'amour de l'objet et sur la difficile définition de leur métier. Et elles amènent à penser que, en parallèle au *Parcours des Mondes*, se faufila discrètement un Parcours des Marchands.

Note

1. Jean-Pierre Epron, *Comprendre l'Éclectisme*, Norma Éditions, Paris, 1997.



1 GALERISTES : LE DIFFICILE RETOUR À LA LUMIÈRE

par Jean Chabod-Serieis

Le troisième Parcours des Mondes ouvre ses portes ce mois-ci à Paris. Cette manifestation consacrée aux arts tribaux réunit cinquante marchands venus de neuf pays. Elle est d'ores et déjà considérée comme une date-clé par le public et les professionnels. Quelques mois à peine après Bruneaf, le Parcours des Mondes permet de revenir sur le rôle essentiel du galeriste au moment où le marché sort doucement d'une période noire. Le brusque ralentissement des échanges ainsi que l'arrivée massive de faux objets et de nouveaux acheteurs en ont été les traits les plus marquants.

Bruxelles et Paris rivalisent d'imagination pour offrir aux arts tribaux la plus belle manifestation. Alors que Bruneaf (Brussels Non European Art Fair) fêtait en juin sa quatorzième édition cataloguée, son homologue parisien le *Parcours des Mondes*, connaît un succès équivalent après trois années d'existence seulement. L'émulation est réelle entre les deux villes puisque chaque année voit toujours plus de marchands se joindre aux festivités : *Bruneaf* accueillait cette année 53 marchands contre 48 en 2003 tandis que le *Parcours des Mondes* gonfle ses rangs de 10 nouveaux membres, passant de 40 en 2003 à 50 en 2004.

Pour les deux capitales européennes, le concept de réunir des galeries pour une manifestation dans le domaine de l'art tribal n'est pas nouveau : en novembre 1991, six participants s'étaient réunis sous l'impulsion du magazine *Primitifs* et de son rédacteur en chef Philippe Bourgoïn, pour orchestrer *Les Arts du pouvoir* à Paris, tandis que

Bruxelles, de son côté, en juin de la même année, réunissait dix-sept participants pour la première édition cataloguée de *Bruneaf*. Mais rapidement *Bruneaf* a su fédérer plus de monde, notamment grâce à l'idée d'inviter, dès 1996, des marchands étrangers en ses murs. La foire belge a par la suite imposé la capitale flamande comme centre européen des arts tribaux puisque, pendant plusieurs années, le public y afflua, les collectionneurs américains les premiers.

Aujourd'hui les choses se sont rééquilibrées entre les deux capitales, chacune se nourrissant de l'autre. Les mêmes idées fleurissent en même temps : un *Brussel Oriental Art Fair* (*Boaf* ou *Boa*) est prévu à Bruxelles en 2005 tandis qu'à Paris le *Parcours des Mondes* a lieu en même temps que *L'Automne asiatique* (neuf galeries spécialisées en art d'Asie en 2004 contre trois en 2003).

Un thermomètre pour le marché

La manifestation parisienne s'ouvre

dans un contexte particulier. En effet, de l'aveu de beaucoup de professionnels, le marché est dans une phase transitoire qui le rend particulièrement instable. En 2003, le marché des ventes publiques est reparti globalement à la hausse avec 1,7 milliard d'euros de ventes totales (chiffre qui prend en compte toutes les catégories d'enchères) dans un contexte économique difficile qui a vu baisser le dollar face à l'euro et qui a éloigné de nombreux acheteurs américains. En art tribal, cette hausse est entachée cependant par l'arrivée massive de pièces fausses. Le phénomène est tel que le mois dernier, et pour la toute première fois, des ventes ont été interrompues par le Syndicat national des antiquaires (SNA) qui a fait retirer des objets des catalogues. Trois ventes ont été touchées : celle de M^e Studer où cent trente objets khmers et chinois ont été retirés, la vente de M^e Khan avec une quinzaine d'objets retirés et la vente de M^e Gia Ferri où cinquante pièces ont été retirées. Les objets en question étaient « consi-

dérés comme faux, contemporains ou trop reconstitués », affirme Christian Deydier, le président du SNA, qui dit ainsi vouloir « faire le ménage dans l'intérêt du marché de l'art et du consommateur ». « Il y a de plus en plus de faux et la première responsable de cet état de fait est la réglementation sur les experts : aujourd'hui, n'importe qui peut se dire expert et j'en ai même rencontré qui se disaient experts auprès d'un tribunal imaginaire... Le titre n'est ni protégé ni régulé mais nous faisons actuellement des démarches pour proposer des solutions à la rentrée prochaine. »

Les galeristes confirment cet état de fait. Pour Bernard Dulon, du quartier Saint-Germain : « Il y a autant de bonnes pièces qu'auparavant mais elles sont noyées au milieu d'un catalogue de trois cents références sur lesquelles il n'y en a que trente de bonnes ! Le reste est de très mauvaise qualité. » Renaud Vanuxem, dont la galerie est voisine, estime quant à lui qu'« il y a

eu, cet hiver, des abus lors de certaines ventes qui ont vu des pièces monter à des prix astronomiques. En plus, elles ont été achetées par des gens qui étaient des spéculateurs. Mais on n'achète pas du tribal pour spéculer ! On achète sur dix ou quinze ans. » En effet, les prix de l'art tribal et des antiquités archéologiques ont visiblement augmenté par rapport aux années précédentes. Fatma Turkkan-Wille, spécialiste en art pré-colombien et créatrice du département à Christie's, remarque que « les pièces à fort pedigree, même rares, atteignent des sommes inimaginables il y a quelques années encore ».

Les faux abondent et les prix montent. Pour certains professionnels, cette période est tout juste en train de s'achever et l'on repart sur de nouvelles bases. « Je crois qu'il y a une reprise en main depuis quelques mois, prédit Renaud Vanuxem. Ces abus vont se raréfier et on va repartir sur des ventes normales. » Repartir à la normale,

beaucoup en sont persuadés. Tous les marchands ont souffert du ralentissement dû aux répercussions du 11 septembre 2001. Pour Antony Meyer, spécialiste en art océanien, « il y a en ce moment une nette reprise et l'on sent que ça commence à filer. Le marché se réveille et des pièces qu'on n'a pas vendues depuis trois ou quatre ans recommencent à partir. Il s'est appauvri parce que l'art tribal attire de plus en plus de gens. Et lorsqu'une pièce entre dans une collection, elle disparaît pour vingt ans. Depuis que je suis dans le quartier, je m'aperçois que la qualité a évolué vers le haut. Tout le monde a fait un effort à partir des années 1990. Les fameuses années spéculatives sont terminées, où l'on vendait n'importe quoi à n'importe quel prix. Les crises ont cette particularité de recentrer les choses. Dans les temps de crise, seuls les bons objets restent parce que ce sont ceux qui nous permettent de continuer à vivre. »



À nouveau public, nouveau marchand

Si l'art tribal attire « de plus en plus de gens », la période de crise dont il sort à peine a mis au jour un nouveau type de public. Largement visible depuis quatre ou cinq ans selon les marchands, ce « nouveau » public est venu à l'art tribal par le phénomène de mode né durant ces mêmes années. « J'ai eu de grands industriels français qui sont venus m'acheter des pièces alors que, à mon avis, ils n'en ont rien à faire, regrette Yann Ferrandin. Ils venaient acheter parce que ça fait bien de posséder au moins une pièce tribale. C'est vrai qu'il y a beaucoup moins de professions libérales qu'avant et plus d'entrepreneurs et de nouveaux riches ». Ces nouveaux amateurs d'art tribal ont, semble-t-il, changé bien des habitudes de la profession, les habitudes d'achat les premières. Aujourd'hui, en effet, les ventes publiques attirent de plus en plus d'entre eux, ce qui rend plus palpable la « concurrence » entre salles de vente et marchands. La salle représente un gage de qualité qui est désormais devenu indispensable à l'acquéreur. Plus question d'acheter une bonne pièce sans pedigree, sans la possibilité non plus de pouvoir en retracer le chemin complet. La salle, par son organisation, par son prestige international, par ses catalogues fournis et sa présence sur tous les continents rassure un acheteur qui ne cherche plus forcément à monter une collection entière mais à acheter une pièce unique dont la qualité lui sera certifiée. La répercussion de ces nouvelles pratiques sur les marchands se fait d'ores et déjà ressentir. « Il y a aujourd'hui une exigence quasi systématique de pedigree et de traçabilité. Cela nuit aux objets parce qu'on ne les regarde plus », se plaint Yann Ferrandin qui estime

avec d'autres que « beaucoup plus de gens sans la moindre éducation viennent acheter en vente ».

Pour Christian Deydier, le président du SNA, ce processus, mêlé à l'arrivée de nombreux faux sur le marché, « a bien sûr des répercussions sur les galeries et sur l'apparition de nouveaux marchands qui profitent de ça. Mais les procédures pour faire expertiser les pièces sont si longues que nous ne pouvons lutter sur tous les fronts. » Qui sont ces nouveaux marchands ? À écouter les professionnels, ce sont des galeristes fraîchement installés dans les quartiers du Sablon (Bruxelles), Saint-Germain-des-Prés (Paris) ainsi qu'à Londres et Amsterdam et dont les vitrines sont pleines de faux. S'ils existaient déjà auparavant, tous les marchands « historiques » s'accordent à dire qu'ils se sont multipliés. « Dans n'importe quel domaine, en archéologie ou en peinture, vendre un faux peut vous mener en prison. Pas en art tribal », déplore l'un d'eux. Même à Londres, où le marché n'est pourtant pas le plus intense, le galeriste Jean-Baptiste Bacquart affirme voir s'installer ces nouveaux marchands depuis cinq ou six ans. « Ils bradent les prix et rendent le marché beaucoup plus instable. »

À ces marchands peu regardants sur la qualité se sont greffés les vendeurs à la sauvette. Si la pratique existe depuis longtemps, elle semble s'être accentuée ces derniers temps. Un architecte collectionneur témoigne : « Plusieurs fois dans le quartier Saint-Germain, je me suis fait aborder par des vendeurs qui se promènent avec des masques et des statuettes dans des sacs en plastique et tentent de me les vendre en me faisant le coup du prince africain. » Le coup du prince africain ? C'est une allusion à ce vendeur arrêté cette année après s'être attribué le titre princier pour

abuser ses clients qui achetaient ses pièces sous la caution d'une ascendance prestigieuse. « Mais le pire, poursuit l'architecte, c'est que des collectionneurs qui sont au courant du truc se font encore avoir. »

Le rôle du marchand

Face à ces tendances, les marchands veulent redonner à leur profession des gages de qualité. Il y a souvent eu dans l'histoire de l'art des « périodes noires » pour les galeristes où leur image était particulièrement négative. Ce fut par exemple le cas à la fin du XIX^e siècle au moment où les grands industriels, français et surtout américains, se sont mis à acheter les peintres contemporains et où les marchands ont endossé le lieu commun de spéculateurs et d'inflationnistes. Plus récemment, les années 2000-2001 ont été difficiles pour le métier qui s'est vu attaquer sur des motifs d'ordre éthique. En 2001, le cinéaste et ethnologue Jean Rouch et le directeur du laboratoire d'anthropologie biologique du musée de l'Homme André Langaney, entre autres, signaient un appel contre la fermeture des musées de l'Homme et de la Porte dorée. Ils estimaient que « les spéculateurs [...], les marchands et trafiquants d'art vont se ruer sur le marché de la culture et des sciences¹ ». À l'époque, cette tribune a fait écho à plusieurs autres articles, parus notamment dans Libération, qui plaçaient le marchand dans la position du pilleur et adressaient à son endroit des adjectifs véhéments. Une opinion qui s'est répandue dès 1995 avec la création, par l'Unesco, de la Convention Unidroit sur les biens culturels volés ou illicitement exportés. Explicitement, ce texte menace directement les marchands puisqu'il préconise le « retour au pays » de « tout bien culturel significatif ».



Pour les marchands d'art tribal, qui s'inquiètent de l'imprécision de la définition, il s'agit de l'essentiel de leur fonds, de leurs masques, de leurs reliquaires, de leurs armes de jet. À l'occasion du plébiscite de cette convention par l'ensemble des chercheurs et des ethnologues, les marchands ont soudain eu mauvaise presse et ont rapidement eu à se défendre de ne pas « piller » les patrimoines régionaux. La France, comme la plupart des pays de l'Union européenne, n'a pas ratifié Unidroit et les discussions vont toujours leur cours. L'issue sera décisive pour le métier qui veut profiter de ce débat pour montrer que le marché de l'art n'est pas l'ennemi de l'art, et que l'un ne concurrence pas l'autre.

« L'art du marchand, écrivait le poète et philosophe américain Ralph Waldo Emerson, consiste à prendre une chose là où elle abonde et à l'amener là où elle est rare. » Par son œil et son travail de recherche, le marchand donne une valeur supplémentaire à l'objet. Car le vendeur est d'abord un acheteur qui fouille. Pendant longtemps, et jusque dans les années 1980, la chine était un mode de fonctionnement courant et beaucoup de galeristes confient avoir souvent acheté

un objet le matin aux puces et l'avoir revendu dans l'après-midi même. Aujourd'hui la pratique est plus rare parce que les objets sont connus et que chacun sait plus ou moins le prix et la qualité de ce qu'il vend. La bonne affaire n'est plus. Il n'empêche que le travail du marchand reste le même : c'est un dénicheur. Ce qu'il propose à ses clients, il l'a cherché et pour le trouver il a exercé son œil sélectif. Il restaure l'objet, il lui offre un lieu d'exposition. Dans plusieurs cas, il dresse un catalogue, il fait des recherches, croise des informations, tente de resituer l'objet au mieux pour le proposer à l'amateur ou au collectionneur. Le rapport au collectionneur est d'ailleurs essentiel dans la mesure où il n'existe pas dans les salles de vente. Bernard Dulon va jusqu'à parler de son métier comme celui d'un « chat botté » : « courant devant le carrosse de son maître collectionneur, [il] en fait la bonne fortune, je veux dire la collection² ». Le phénomène n'est pas récent : Caravage connu un de ses acheteurs, le cardinal del Monte, grâce à son marchand, un Français, Maître Valentin. La cardinal devint le protecteur du peintre et lui commanda, vers 1590, la chapelle Contarelli à Saint-Louis-des-

Français, une œuvre décisive pour la postérité du Caravage³...

Au moment où s'ouvre le troisième *Parcours des Mondes*, le travail de « fouilleur » du marchand semble primordial parce que les pièces sont difficiles à trouver. À l'occasion de la vente du 14 juin chez Christie's, Tim Teuten se faisait la voix de l'ensemble des acteurs du marché en estimant que « la session confirme que les bonnes pièces se font de plus en plus rares. Beaucoup d'objets restent à l'abri des regards dans des collections privées et il est de plus en plus difficile de les trouver. » Les marchands ont juré de s'en occuper et par la même occasion de participer pleinement à la régulation d'un marché qui sort de trois ans de crise.

Notes

1. Comité Patrimoine et Résistance. Bulletin n° 4. Déclaration du 27 juin 2001.
2. *Art Tribal 04*, « Le complexe du chat botté », par Bernard Dulon.
3. Voir René Julian, « Un peintre et son marchand à Rome vers la fin du XVI^e siècle », in *Pour DHK*, sous la direction de Werner Spies, Stuttgart, Gerd Hatje, 1965.

2 LES PORTRAITS PAR L'OBJET

Jean-Baptiste Bacquart (Londres)

« Vers 22-23 ans je faisais des recherches qui touchaient aux antiquités orientales et romaines. J'écrivais des articles que trois personnes seulement au monde pouvaient lire. J'ai donc cherché ailleurs et Sotheby's m'a proposé du travail. Au bout de deux ou trois ans, il y avait un poste au département d'art primitif. À l'époque je ne faisais pas la différence entre un objet des îles Cook et un objet baoulé ! Mais j'ai tout de suite aimé parce que tous sont des objets que l'on peut relier à des usages et à des civilisations. Je n'aime pas du tout les objets « décoratifs » ; l'art pour l'art ne me concerne pas. Ce que j'aime, c'est la relation entre l'objet et l'homme.

L'objet tribal qui m'a le plus marqué est un objet qui était à Bernard de Grunne : un bâton des îles Cook qui était en vente chez Sotheby's en 1992. Esthétiquement, c'était complètement différent de ce que j'avais vu jusque-là, un vrai choc esthétique. Aujourd'hui, bien sûr, j'ai beaucoup moins de ces chocs et de coups de cœur qu'à mes débuts. Je m'emballerai plutôt sur des pièces dont je vois d'abord les mauvais points, un bois abîmé, des courbes inachevées... Et c'est seulement après que, peu à peu, je leur trouve des qualités.

Pourquoi je suis venu aux antiquités ? Parce que gamin j'avais lu un bouquin qui s'appelait *Des dieux, des tombeaux, des savants* et ça a dû déclencher cette passion. Vous

savez, que ce soit dans le tribal ou l'archéologie, tous ces objets ont des rapports avec les hommes, des liens fonctionnels qui leur donnent quelque chose de particulier. J'ai fait des fouilles en Irak avant la première guerre du Golfe (1991) dans la région de Narsa à une quinzaine de kilomètres de Our, la ville où vivait Abraham. J'ai ainsi pu travailler sur des tablettes mésopotamiennes qui dataient de 2000 av. J.-C. C'est cette émotion-là que je recherche dans les objets. Mon lien avec les objets, on pourrait le qualifier de rapport d'amitié parce qu'il y a un échange et un lien. Ils sont comme des amis parce que plus vous les connaissez, plus vous êtes proche d'eux. Je pense qu'ils ont une âme. » À entendre Jean-Baptiste Bacquart, on pourrait croire qu'il est très difficile de se séparer de ses objets. « Pas du tout ! Les seuls objets que je garde sont ceux qui m'ont été donnés par des collectionneurs. »

J.-B. Bacquart présente ses récentes acquisitions dont un ensemble légal du Zaïre.

- **Le principal trait de votre caractère dans les affaires :** L'intégrité.
- **Votre vertu préférée chez un marchand :** L'honnêteté.
- **Le principal défaut chez les marchands :** Être trop gourmand.
- **L'objet que vous rêvez de posséder :** La flagellation du Christ de Caravage (Musée de Capodimonte, Naples).
- **La faute qui vous inspire le plus d'indulgence chez un marchand :** Trop aimer ses objets.
- **Si vous deviez changer une chose dans le marché de l'art actuel :** Enlever trois zéros à chaque prix !!!

Antoine Barrère – Galerie Jacques Barrère (Paris)



Choisir un objet, un seul, voilà qui est difficile pour Antoine Barrère, le fils de Jacques Barrère, marchand d'art d'Extrême-Orient depuis 1969. La première pièce à laquelle il pense est une statue très colorée logée dans la galerie. Une divinité au visage grimaçant piétine des démons et s'est entouré le corps de colliers faits de têtes de mort. Elle est représentée en union avec son principe féminin. « C'est assez rare parce qu'on ne retrouve la dimension érotique que dans l'art indien ou tibétain de la haute époque. Cette statuette est très particulière du fait de son mouvement très prononcé, ce qui n'est pas fréquent dans l'art asiatique. Et malgré son aspect agressif, elle lutte en fait contre les forces du mal. Vous

voyez, elle piétine deux démons... » Tout en me montrant les crânes écrasés sous le pied noir de la divinité, il pense soudain à un autre objet : « Venez, je vais vous le montrer. C'est une sculpture du British Museum. Elle résume pour moi tout ce que l'art asiatique peut produire de mieux : grâce, mouvement, sensualité. C'est une version féminine du Bodhisattva de compassion, le plus populaire dans le Bouddhisme du Grand Véhicule. Elle tient un peu le rôle de la Sainte Vierge. » Il s'agit d'un bronze à la cire perdue d'1,50 m en provenance de Ceylan (X^e siècle). En silence, nous regardons l'image dans le catalogue du British... « Mais comment n'y ai-je pas pensé plus tôt : je le connais l'objet qui pour moi a le plus d'importance ! » Nous revenons au cœur de la galerie devant un Bouddha assis de plus de 2,5 m : « c'est un Bouddha du Palais d'été, de 2 tonnes, que mon père a rapporté mais qui va être rapatrié en Chine cette année. Il est là depuis que je suis petit et chacun des enfants de la famille s'est assis entre ses bras, il porte bonheur. Je suis tellement habitué à le voir que je n'ai pas pensé à lui tout de suite. » La galerie Barrère présente un ensemble de pièces en bois laqué de l'époque des Royaumes Combattants (IV-II^e siècle av. J.-C.). Ils représentent les animaux symboliques qui accompagnent le défunt dans l'au-delà.

- **La principale qualité chez les marchands :** La résistance.
- **Comment qualifieriez-vous votre rapport aux objets ? :** Étroit.
- **Quel objet ne vendrez-vous jamais ? :** Aucun.
- **Et, s'il existe, qu'aimeriez-vous que Dieu vous dise :** Un silence et un sourire.
- **La question à laquelle vous auriez aimé répondre :** Quelle faute vous inspire le moins d'indulgence chez un marchand ?

Luc Berthier – African Muse Gallery (Paris)



« Le premier objet de mon regard a été ma mère qui était une très belle femme. C'est sûrement elle qui, sans que je le veuille, m'a ouvert à l'esthétique... Mais le premier véritable contact avec l'art s'est fait, étant enfant, lors d'une exposition sur Picasso : la série des Minotaures y était présentée et je dois dire que cela a été un véritable choc. Il y avait là-dedans quelque chose de faunesque et de mythologique, de brutal. Beaucoup de sexe, de mort, bref, la vie ! » C'est cette brutalité, cette immédiateté que recherche en permanence Luc Berthier, dans sa vie comme dans son travail. Sa galerie s'en veut le reflet, qui présente à la fois des objets primitifs et des œuvres contemporaines ayant pour points communs d'être porteurs du « message premier ». « Le message premier, c'est l'ensemble des recherches sur l'identité, l'indi-

vidualité, les racines et le sens du sacré, affirme-t-il. Je refuse catégoriquement de parler d'art premier parce que ça ne veut strictement rien dire. Mais je plaide par contre pour l'idée d'un message premier qui est à la base de tout art. Vous savez, dès qu'un homme a posé sa main sur la paroi d'une caverne, tout était déjà dit : cette main réunissait les interrogations de tous les hommes. » « Breton disait d'ailleurs « au début était l'œil », c'est-à-dire, ce qui ne passe pas forcément par le cerveau, ce qui est instinctif. »

« Si je devais vous parler d'un seul objet, ce serait un masque du Népal que j'ai acquis en 2000 mais que je ne présente pas dans ma galerie. On n'a pas pu en retracer l'histoire. Ce masque a été un choc visuel pur. Avec trois traits, tout était dit : il y a un triangle pour le front, un pour le nez et un pour le menton. Il y a deux yeux et c'est tout. La forme est épurée et complexe à la fois parce qu'il est incurvé en deux sens. Je ne me lasserai jamais de le regarder. Généralement, je n'ai pas envie de posséder. En huit ans, cela m'est arrivé quatre fois. Avec ce masque, je n'ai pas eu le choix ! »

African Muse Gallery présente un ensemble de pièces dont une statue bété de l'ancienne collection Le Corneur.

- **La principale qualité chez les marchands :** L'œil.
- **La partie (ou le moment précis) de votre travail que vous préférez :** Découvrir.
- **La vente dont vous êtes le plus fier :** Un tableau de Minnie Pwerle (un vertige, une cathédrale), 94 ans, aborigène, vit de chasse et de cueillette dans le Désert central (Australie).
- **Si vous deviez changer une chose dans le marché de l'art actuel :** Le sens de l'audace.
- **Votre plus grand regret professionnel :** Ne pas avoir bouffé avec Picasso.



Mark Blackburn – Mauna Kea Gallery (Hawaii)

« Voilà une question embarrassante. Les objets qui m'ont fait forte impression sont nombreux. L'un d'entre eux est une massue de Tonga qui fait partie de ma collection. Ce choix est peut-être surprenant, étant donné que je possède une grande quantité d'objets superbement sculptés. J'ai repéré cette massue à un moment où je n'avais pas les moyens de me l'offrir. Elle était à un prix exorbitant, vingt fois plus élevé que le prix moyen pour ce type d'objet à l'époque. Je savais qu'elle était spéciale, même si elle avait été considérée comme trop tardive et trop chère pour la collection Masco. La première fois que je l'ai vue, mon cœur s'est emballé, je savais qu'elle avait quelque chose de particulier d'après les motifs dont elle était décorée. Un soir, en consultant les dessins de Sarah Stone, j'ai aperçu la massue en question et je l'ai reconnue immédiatement : c'était celle que le Tui Tonga avait offerte au capitaine Cook lors de son second voyage. Comme c'était la lecture, à l'âge de 13 ans, d'une version abrégée des voyages de

Cook qui m'avait donné envie de devenir collectionneur, la boucle était en quelque sorte bouclée. Plus tard, j'ai eu grand plaisir à rapporter la massue à Tonga pour la faire figurer dans l'exposition spéciale organisée pour les 80 ans du roi en 1997. Pouvoir montrer cet objet, avec d'autres, au roi en personne fut un grand moment d'émotion pour moi. Cette massue est l'une des neuf pièces de notre collection dont on a la preuve irréfutable qu'elles ont bien été collectées par Cook lui-même.

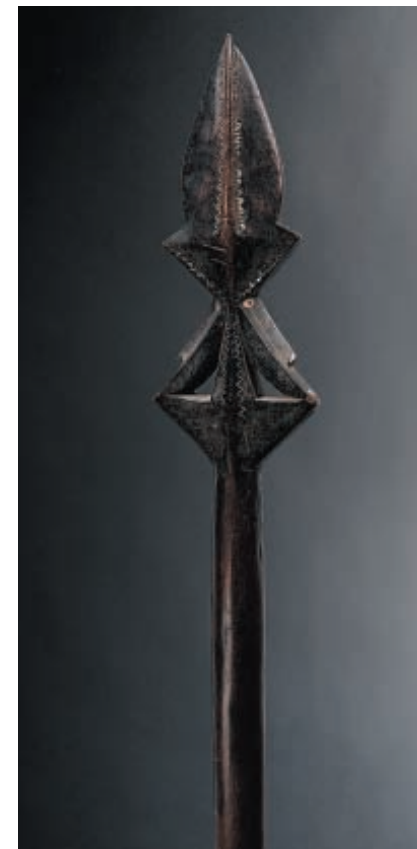
Vous savez, je ne me considère pas comme un marchand d'art tribal, puisque je vends en priorité des tapis orientaux. C'est avant tout le fait d'être collectionneur qui m'a fait ouvrir une galerie : j'achète tellement d'objets qu'elle me permet de revendre ceux que je choisis de ne pas conserver. J'aurais bien tendance à garder presque toutes les pièces que je découvre, mais notre collection est si grande que cela n'aurait aucun intérêt, sans compter les problèmes de place que cela engendrerait. La galerie me permet en outre d'apprécier les pièces avant qu'elles ne passent dans d'autres mains. »

La galerie Mauna Kea présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.

- **Votre vertu préférée chez un marchand :** La connaissance de la culture dont sont issus les objets, la passion et l'honnêteté.
- **La partie (ou le moment précis) de votre travail que vous détestez :** Vendre des objets à des gens qui ne sont pas passionnés, qui achètent uniquement pour flatter leur amour-propre.
- **La faute qui vous inspire le plus d'indulgence chez un marchand :** L'excès d'amour-propre et la jalousie.
- **L'état présent de votre esprit :** Réaliste, conscient du fait que, dans les affaires aujourd'hui, il faut constamment se renouveler.
- **Votre devise :** Être passionné dans tout ce que l'on entreprend.
- **La question à laquelle vous auriez aimé répondre :** Pourquoi y a-t-il autant d'ignorance quant aux objets ou aux cultures que ces objets représentent ?

Jean-Édouard Carlier – Voyageurs & Curieux (Paris)

« Je sais que c'est un objet que je ne retrouverai pas. Il est complètement atypique. C'est un sceptre d'autorité des îles Salomon (Guadalcanal ou San Cristobal) qui m'a donné des palpitations cardiaques quand je l'ai vu. Je l'ai trouvé il y a deux ans chez un collectionneur qui l'avait depuis longtemps. C'est un objet assez complet : une sculpture très finement incrustée de nacre, un Janus mystérieux dont on ne connaît pas d'équivalent très proche. Ce n'est pas une arme : c'est un sceptre remis à ceux qui ont bien défendu leur village. Il caractérise tout ce que j'aime. Mais c'est assez difficile d'en parler parce que je n'aime pas beaucoup parler des objets, je préfère les regarder. Il y a vraiment beaucoup d'objets qui m'ont touché, vous savez, beaucoup de peintures, etc. Je ne crois pas tant que ça au choc esthétique. Pour moi, cela se fait au fur et à



mesure. Certaines personnes sont marquées par un seul objet. Pas moi. J'aime penser qu'il y en a plusieurs qui m'ont marqué. Mes parents sont eux-mêmes marchands mais dans la haute-époque européenne. J'ai donc un œil qui a été formé à l'art gothique et roman. Et puis j'allais beaucoup dans les musées quand j'étais jeune. »

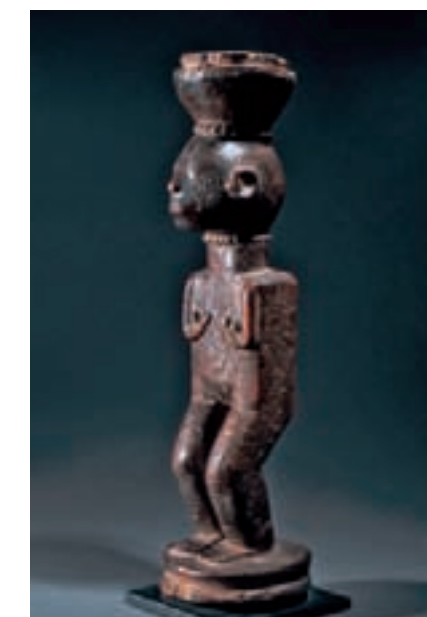
L'ambiance chez Jean-Édouard Carlier est sensiblement différente de celle des autres galeries du quartier : au-dessus de nous trône un fou de bassan empaillé à côté d'une série d'atlas du XVIII^e siècle. Ici, c'est le cabinet de curiosités qui fait office de modèle. « Vous le voyez quand vous entrez chez moi : c'est un rapport passionnel aux objets. Je crois qu'il y a d'abord un rapport esthétique et plus on avance dans les recherches sur les origines et le sens des objets, plus on remet l'esthétique en place. Ce qui est intéressant, c'est de situer l'objet, de

trouver les sources, de retrouver des mentions dans les livres. Le collectionneur à qui je l'ai acheté savait très bien la valeur de ce sceptre. Je ne l'ai pas encore vendu mais je sais qu'il va me manquer : je regrette tous les objets que j'ai vendus. À partir du moment où on choisit ce que l'on vend, on le regrette forcément ! Mais il faut quand même se renouveler, avoir sans cesse de nouvelles cartouches pour pouvoir chasser. »

La galerie Voyageurs et Curieux présente un ensemble de nouvelles acquisitions océaniques dont plusieurs objets de Nouvelle-Guinée.

- **Le principal trait de votre caractère dans les affaires :** La patience.
- **La partie (ou le moment précis) de votre travail que vous préférez :** La recherche.
- **La vente dont vous êtes le plus fier :** Aucune, je regrette tous les objets.
- **Quel objet ne vendrez-vous jamais ? :** Mon premier achat.
- **Si vous deviez changer une chose dans le marché de l'art actuel :** La suppression des frontières pour les œuvres d'art, expression universelle par excellence.

Antonio Casanovas – Galerie Arte y Ritual (Madrid)



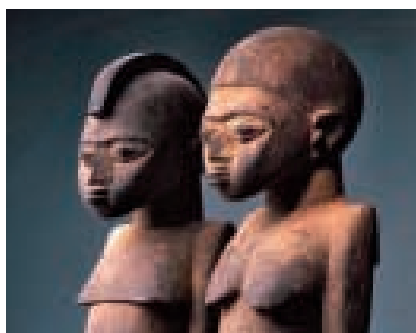
« Il y a deux figures nukuoro (Micronésie) que j'aime beaucoup. La première fait 1,40 m et se trouve au musée de Hambourg. La seconde, de 2,80 m, est celle du musée d'Auckland. Elle est très impressionnante. Curieusement, je dirais que ce n'est pas la plus belle sculpture d'Océanie mais, pour moi, c'est la plus belle réalisation de toute la sculpture mondiale. C'est un chef-d'œuvre parce que c'est un très grand objet qui a la qualité d'un petit. Ce que je veux dire, c'est que, souvent, avec la taille, on perd en qualité parce que le sculpteur est moins attaché aux détails, il peut se permettre de travailler plus librement, plus grossièrement peut-être, sans que ça se voit pour autant. Ici, ce n'est pas le cas. Il y a une pureté étonnante : ce que j'aime en général dans l'histoire de l'art se rapproche de cette pureté. Une chambre vide avec simplement cet objet au milieu suffirait... Vous savez, dans l'art océanique, il y a ce qu'on appelle la mana. La mana, c'est la force interne des choses et, dans une figure nukuoro, elle réside dans la tête. C'est une tête qui n'a pas de visage et pourtant elle nous scrute. La mana y est très forte.

Je suis venu à l'art tribal assez petit. À Barcelone, j'habitais en face de la Fondation Folch, qui est certainement la seule collection sérieuse en Espagne. J'ai donc commencé à voir des pièces africaines vers trois ou quatre ans. Bien plus tard, je me suis mis à acheter et à constituer une collection. Un voyage en Indonésie a aussi été déterminant dans ce cheminement vers le tribal. Lorsque j'achète un objet, c'est parce que j'ai un désir irrépressible de le posséder. Ça m'excite. J'ai besoin de l'avoir auprès de moi. C'est pour cela que je ne peux pas faire une chose dont mes collègues sont coutumiers : acheter une

œuvre le matin et la revendre l'après-midi. C'est impossible, j'ai besoin de la « vivre » avant de m'en séparer. On peut donc dire que je suis un « collectionneur temporaire » ou « flottant ». Avec ma femme Ana, nous préparons un Dossier mondial de la sculpture océanienne qui réunira les trois cents plus belles pièces. Il s'agira de la collection de nos rêves en quelque sorte. La date de publication n'est pas encore prévue mais ça ne saurait tarder. Je dis « nos rêves » parce qu'ici, je ne fais rien sans Ana. Ses goûts la portent plutôt vers les bijoux anciens. Son objet parfait à elle est un pendentif de l'île de Pâques en forme de demi-lune avec des têtes sculptées. C'est autre chose. »

La galerie Arte y Ritual présente une sélection d'objets de Polynésie, de Mélanésie et d'Indonésie.

Bernard Dulon – Galerie Dulon (Paris)



« L'objet qui m'a le plus marqué récemment, c'est une sculpture que j'ai découverte, il y a cinq ou six ans, en passant à Bologne : *Le Compianto su Cristo* de Niccolò dell'Arca. Il s'agit d'un groupe de merveilleuses sculptures grandeur nature qui sont chacune indépendantes. L'ensemble représente une mise au tombeau du Christ et a été réalisé au début de la Renaissance italienne. Voir cette sculpture a été un véritable choc parce qu'elle est à

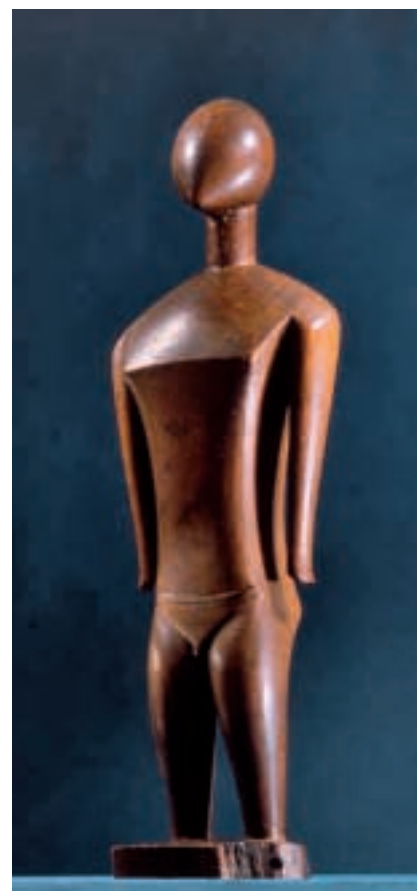
la croisée de la culture romane et du grand classicisme. Elle annonce beaucoup de choses, peut-être même jusqu'au futurisme italien cinq cents ans plus tard... Il y a à la fois la retenue des primitifs et l'envolée des classiques. Il y a surtout des faciès très particuliers avec des expressions étonnantes : regardez Jean qui souffre comme si le monde lui était tombé sur le dos. C'est une sculpture très peu reproduite.

J'ai eu très jeune la chance d'être entouré d'objets et surtout d'avoir la confiance et l'oreille de collectionneurs. Avec Schoffel et Ratton, on passait des après-midi entiers à parler des objets. Je pourrais parler de tellement d'œuvres qui m'ont marqué. Il y a bien sûr le musée de l'Homme avec son siège arawak dont je me souviens par cœur, ces reliquaires fang... Ce sont des ambiances avant tout. Et si on parle d'ambiance, il y a incontestablement le musée d'Archéologie de Turin : alors là, pour le coup, voilà bien un musée qui m'a marqué ! C'est un vrai cabinet de curiosités à l'ancienne avec sa muséographie de 1870, la poussière, les objets entassés. Et puis, très jeune, il y a eu l'exposition Toutankhamon. Vous voyez, il y en a tant. C'est-à-dire que, en professionnels, on va plus vite qu'un amateur, on voit passer plus de pièces et chacune nous marque réellement. Le plus bel objet ? C'est le prochain ! »

La galerie Dulon présente une collection de grande statuaire lobi appartenant à Antoine Ferrari de La Salle.

Lance Entwistle – Lance Entwistle Gallery (Londres)

« Ce qui me fascine dans cette figure nukuoro, c'est l'alliance de la pureté et de la force. Elle a un côté héroïque. Il y a là-dedans une monumentalité qui n'a rien à voir



avec ses dimensions et qui réside dans le fait qu'on pourrait l'agrandir à l'infini sans perte de proportion. Après tout, en photo, on ne peut pas dire quelle taille elle fait. Cet objet a une importance toute spéciale pour moi parce que je n'avais aucun espoir de l'avoir lorsque je l'ai découvert : il était promis à quelqu'un d'autre. Je l'ai donc suivi de loin pendant une décennie. Et puis, un jour, il a été accessible et on me l'a proposé. C'est assez amusant parce que ce moment de ma vie était, pour bien d'autres raisons extérieures, rempli de passions. Cette figure nukuoro est arrivée précisément à cette période. Le problème a été le prix que me proposait le vendeur : je n'avais pas l'argent pour cela. Mais il a eu la gentillesse de la « bloquer » pour moi dans un coffre, le temps que je réunisse la somme. C'est une des nombreuses aventures de cette statue qui en a vécu bien

d'autres dignes d'un feuilleton : savez-vous qu'on peut suivre l'histoire de cet objet depuis sa collecte jusqu'aujourd'hui ? Il a en effet été référencé plusieurs fois et on connaît son parcours dans les moindres détails.

C'est une pièce dont j'ai toujours été amoureux. J'en ai possédé quatre ou cinq de ce genre, dont celle de la collection Barbier. C'est un record, je crois. À travers le monde, on en connaît vingt-trois ou vingt-quatre et cinq ou six d'entre elles sont dans des collections privées. À mon sens, celle-ci est la plus poussée d'entre toutes, la plus pure aussi. Elle est un peu le canon sculptural de toutes les autres. Je l'ai vendue il y a longtemps mais elle reste le plus bel objet que j'aie jamais vu. La vente dont je suis le plus fier également. »

La galerie Entwistle présente ses dernières acquisitions.

- **Le principal trait de votre caractère dans les affaires :** La diligence.
- **Comment qualifieriez-vous votre rapport aux objets ? :** Stefan Zweig disait que la différence entre un Don Juan et un Casanova, c'est que le premier aime les femmes et le second les conquêtes. Je suis un peu des deux et j'aime passer de l'un à l'autre.
- **L'objet que vous rêvez de posséder :** Une peinture inédite de Caravage.
- **L'objet tribal que vous rêvez de posséder :** L'objet de rêve dont je ne connais pas encore l'existence.
- **La vente dont vous êtes le plus fier :** L'idole Nukuoro de la collection George Ortiz.
- **Votre plus grand regret professionnel :** Ne pas avoir une galerie d'art tribal à Paris.
- **Et, s'il existe, qu'aimeriez-vous que Dieu vous dise :** Je n'existe pas.
- **L'état présent de votre esprit :** Professionnellement parlant, je crois à l'avenir.

Yann Ferrandin – Galerie Valluet-Ferrandin (Paris)

« Il y en a tellement que j'ai aimés... Je trouve que le chef-d'œuvre n'est pas rare. Prenons les Fang, que

j'aime particulièrement : je trouve incroyable le nombre de Fang de très haute qualité que l'on peut trouver. Si on les répertorie il y en a vraiment beaucoup qui pourraient être appelés des « chefs-d'œuvre ». C'est pour ça que je ne peux pas isoler une pièce et une seule. Il y a peut-être une pièce du British Museum qui est un tabouret hawaïen en forme de personnage qu'on peut mettre debout. Un personnage très musculaire avec un bois et une patine extraordinaires. Par contre, le premier objet qui m'a marqué est une grande figure malangan de Nouvelle-Irlande qui est chez Christine Valluet, ma belle-mère. Il y a la taille de l'objet (plus d'1,20 m), la force, la polychromie. Sa force m'a beaucoup touché. En fait, je suis rentré dans l'art tribal quand j'avais 21 ans en rencontrant ma belle-mère. Je n'y connaissais strictement rien avant. Ça m'a interpellé très fort. Je faisais des études scientifiques que j'ai abandonnées en une semaine. J'ai commencé tout seul en lisant beaucoup de livres et en allant dans les musées, le musée de l'Homme surtout et le British Museum. Et puis il y avait la collection de mon beau-père, Schoffel, où j'ai pris un grand coup : chacune des pièces correspondait à mon goût et a peut-être même formé mon goût. Découvrir l'art tribal a été une vraie chance, comme quelqu'un qui trouve sa voie d'un seul coup. Comme je n'avais pas d'argent, je revendais mes livres et, au bout de six mois, j'ai acheté mon premier objet lors d'une vente Loudmer : un ensemble d'armes de jet africaines. Au début je ne pensais pas en faire un métier. Mais j'ai revendu les armes de jet assez vite et ça m'a intéressé ! »

La galerie Valluet-Ferrandin présente, en plus des pièces africaines, un ensemble océanien dont plu-

sieurs pièces kanaks et de Nouvelle-Guinée.

- **La principale qualité chez les marchands :** la passion de leur métier et/ou la passion des objets.
- **Le principal défaut chez les marchands :** L'art de se plaindre, pleurnicher. Lorsque les deux sont réunis, le cocktail absorbé enivre même les collectionneurs les plus sobres.
- **La vente dont vous êtes le plus fier :** Une œuvre indonésienne à un jeune passionné de mon âge qui a mis plus d'un an pour me la régler ; sa confiance, sa passion, son écoute, son goût et son courage m'ont touchés.
- **La faute qui vous inspire le plus d'indulgence chez un marchand :** Faire un beau feu de cheminée avec la dernière copie qu'il vient de se faire refiler. La détruire me paraît idiot, l'étudier est une meilleure solution, la céder consciemment est impardonnable.
- **Si vous deviez changer une chose dans le marché de l'art actuel :** Insuffler une bonne dose d'humour et ôter un peu de paillettes.
- **Votre plus grand regret professionnel :** Ne pas avoir connu l'époque où « une poignée de main était plus sûre qu'un contrat écrit ».
- **Et, s'il existe, qu'aimeriez-vous que Dieu vous dise :** J'aimerais le voir perplexé, parce que la faiblesse d'un dieu qui doute doit vraiment rassurer l'espèce humaine. Et puis qu'il me dise : « Eh bien oui j'existe et tu as failli l'oublier ! Alors comme on risque de se voir pour un bon bout de temps, prends-toi la meilleure suite et débouche donc ma meilleure bouteille ».

Patrick Fröhlich – Galerie Patrick Fröhlich (Zürich)

« C'est une publication de Carl Einstein intitulée *Afrikanische Plastik* qui m'a fait découvrir l'art africain. Elle est tombée par hasard entre mes mains chez un bouquiniste, du temps de mes études. En la feuilletant, une illustration m'a sauté aux yeux : c'étaient trois pendentifs d'ivoire luba. C'est en voyant cela que j'ai véritablement compris ce que l'art pouvait être. Cet objet était dans la collection de Robert Visser qui a vécu sur la côte de Luango entre 1882 et 1904. À cette époque, il dirigeait des plan-



tations de café et de cacao. Il s'agit de récipients de poudre noire, divisés chacun en deux parties : en bas, la coupe qui est décorée avec des scènes figuratives racontant des histoires de chasse. En haut, le couvercle qui a une forme anthropomorphe rappelant les ancêtres. C'est cette dualité qui constitue tout l'intérêt de l'objet : d'un côté la partie supérieure correspondant parfaitement aux lois traditionnelles de l'art africain, et de l'autre la partie inférieure bardée d'influence européenne.

Dans mon métier, mon ambition est de trouver et d'offrir des objets qui sont des reliquats ethnologiques en même temps que des objets d'art. Ma galerie est non seulement un « magasin », puisque j'y fais des affaires, mais également un espace offert aux objets : ils y trouvent un cadre soulignant leurs qualités esthétiques, un cadre qui correspond aux aspects artistiques de chacun d'eux.

À l'occasion du *Parcours des Mondes*, nous, c'est-à-dire ma femme, qui travaille à la galerie depuis un an, et moi-même, présentons une sélection d'objets

importants. Il y aura une figure de reliquaire kota de l'ex-coll. R. Rasmussen ainsi qu'un ensemble de masques mossi mettant en valeur le répertoire des formes de cette ethnie : il y aura deux masques karanga et un masque karawemba, tous trois du style de Yatenga, mais aussi divers masques du style de Ouagadougou, représentant des têtes d'animaux totémiques. Tous les objets ont été collectionnés in situ pendant les années 1950 par Emil Storrer.

- **Votre vertu préférée chez un marchand :** La méticulosité.
- **Le principal défaut chez les marchands :** Suivre la mode.
- **L'objet tribal que vous rêvez de posséder :** Toujours celui que je suis en train d'acquérir.
- **La vente dont vous êtes le plus fier :** La vente qui est l'initiatrice d'une collection.
- **Si vous deviez changer une chose dans le marché de l'art actuel :** faire en sorte que les frontières internationales soient abolies.
- **Et, s'il existe, qu'aimeriez-vous que Dieu vous dise :** j'aimerais une réponse à l'œuvre de Gauguin : D'où venons nous ? Que sommes nous ? Où allons nous ?

Anthony Meyer – Galerie Meyer Oceanic Art (Paris)

« À la fin des années soixante, dans la boutique de mes parents à Los Angeles, il y avait une bibliothèque qui était mon royaume magique. Elle contenait, entre autres, le catalogue Océanie de la galerie Kamer de 1967. Mon père avait été en Océanie avant et après la guerre, il a été une grande figure de la Nouvelle-Guinée. À partir de 1960, il a arrêté de s'intéresser à l'art océanien. La galerie a été fermée de 1971 à 1980 et ma mère a ouvert une petite galerie au Louvre des Antiquaires. Bref : dans le catalogue Kamer, il y avait un Uli qui m'a beaucoup marqué et que je voulais avoir. J'ai laissé passer le



temps et me suis lancé dans le métier. Je l'ai cherché sans le chercher, en me disant qu'il allait quand même me falloir une chance monstre pour le retrouver. Et puis, en 1983, le Uli est mis en vente à Londres chez Sotheby's. Je vais à la vente mais au moment précis où passe le Uli, je discutais avec mon voisin. Le Uli arrive. À peine entamée, la vente s'achève par une seule enchère. Étonnant ! Et puis le temps passe. Un jour, bien des années après, quelqu'un qui a été en Nouvelle-Guinée vient me voir lors d'un salon. Timide, hésitant, il me dit qu'il a un Uli. J'ai peine à le croire et lui dis qu'il doit se tromper... Mais le type insiste. Le lendemain, il m'envoie des photos : c'était mon Uli ! Nous sommes partis en avion chez lui, voir le Uli. C'était la seule pièce qu'il avait, la seule. Et j'ai dit « mais c'est mon Uli ». À quoi il me répond, « ah non, c'est le mien ! » S'ensuit un quiproquo après lequel nous avons fait affaire. Finalement, je me suis fait livrer le Uli qui est arrivé dans un énorme « cercueil ». Pour la petite histoire, il est arrivé le même jour qu'une cousine que je n'avais

jamais connue et que je retrouvais pour la première fois de ma vie. Une belle journée, donc ! Les enfants l'ont tout de suite appelé grand frère. Il faut savoir que c'est le seul Uli connu qui sourit. » La galerie Meyer propose un ensemble d'appuis-nuque océaniens.

- **Le principal trait de votre caractère dans les affaires :** J'essaie de faire les choses comme il faut, quand il le faut.
- **Votre vertu préférée chez un marchand :** C'est la simple vertu d'exister — car sans marchands il n'y a pas d'objets et sans objets il n'y a pas de collectionneurs et ainsi de suite...
- **La faute qui vous inspire le plus d'indulgence chez un marchand :** L'indulgence ?
- **Et, s'il existe, qu'aimeriez-vous que Dieu vous dise :** Bonjour, je m'appelle Dieu et j'ai une collection de très vieux objets du Pacifique à vendre...

Santo Micali – Galerie Mermoz (Paris)



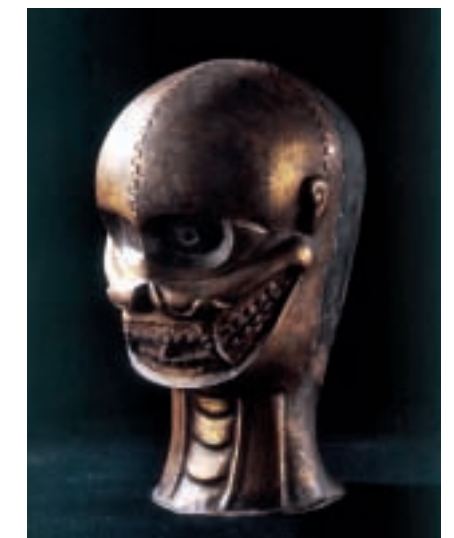
« Je pense que je suis venu au précolombien parce que je l'avais déjà en moi. Le déclin a pu se faire par un objet ou une personne. À l'époque où j'ai commencé, il n'y

avait pas tant d'interdictions sur les objets archéologiques. Avant 1972, les déplacements d'objets étaient tolérés et j'ai ainsi pu voir beaucoup de choses. Je pense d'abord à des formes plus qu'à des pièces particulières. Et même avant la forme, je dirais qu'il y a la « vibration », surtout pour les cultures Olmèques et Izapas. Ce sont des objets qui ont une charge d'énergie énorme et c'est cette énergie qui m'attire vers eux. Après c'est à vous de chercher la signification de l'objet. Il y a une éducation à faire. Il faut connaître un peu les utilisations traditionnelles parce que chaque objet véhicule un message. On peut simplement en aimer un sans le comprendre comme certains collectionneurs ou amateurs, mais c'est dommage... Moi je parle de connaissance. Par exemple je peux vous parler de cette pièce que j'ai depuis 1988 (un chaman assis olmèque, 1000-600 av. J.-C.). Pendant plusieurs années, j'ai essayé d'en comprendre la forme et les signes. Je l'ai étudiée en profondeur. Elle a la forme d'un fœtus et est en train de se transformer. Le casque est composé de six gouttes d'eau qui constituent un arc-en-ciel et il est surmonté d'une flamme. C'est le symbole de l'eau qui descend du ciel et y remonte ensuite. Par la suite, ce que j'ai compris de cet objet, je ne pouvais pas le prouver scientifiquement. C'est un rapport intime avec lui et le sens dont il est porteur que je ne pouvais pas communiquer à l'extérieur. Les gens qui ont fait cet objet étaient plus proches du ciel que de la terre. Nous, nous sommes trop cartésiens et ça nous bloque pour comprendre en comprendre la signification.

Je ne cherche pas absolument à m'attacher à l'objet. Au contraire, si vous savez vous en détacher, il peut vous communiquer tous ses

secrets. Je me souviens de tout objet que j'ai vendu. Il y en a que j'ai gardés plus longtemps que d'autres parce que j'avais une vibration commune avec eux. Mais il arrive un moment où vous savez tout sur l'objet. Et vous pouvez vous en séparer. » Santo Micali me montre un pendentif olmèque en jadéite translucide. « Vous voyez cela ? Arriver à travailler comme ça, comme ils savaient le faire, c'est qu'ils n'étaient pas matérialistes. Il n'y a qu'un esprit pur qui peut arriver à faire ça. » Santo Micali présente sa collection.

François Pannier – Galerie Le toit du monde (Paris)



« Plus qu'un seul objet c'est davantage l'ambiance du musée Guimet qui m'a révélé l'Asie, avec ses vieux escaliers et ses énormes vitrines en chêne... J'avais 15-16 ans et pour moi tout était nouveau. J'avais un oncle engagé dans la marine, qui a d'ailleurs coulé avec son sous-marin à Mers Il-Kébir durant la guerre. Il avait chez lui quantité de romans d'aventures mais pas seulement ceux des auteurs classiques. Il avait beaucoup de romans de seconde zone sur des sociétés secrètes au Viêt-nam ou je ne sais

quoi. C'était fascinant de lire ça ! Le musée d'Ennery (avenue Foch) m'a aussi beaucoup marqué, même si mon goût a évolué et que je ne pourrais plus aujourd'hui admirer des œuvres que j'admirais dans ma jeunesse.

Vous savez, c'est très difficile d'isoler une pièce dans l'art tibétain et himalayen. Aujourd'hui encore, très peu de choses apparaissent sur le marché. C'est un marché beaucoup plus récent que celui de l'art africain et océanien, et puis il n'y a pas la même « traçabilité » sur les objets. Mais dans vingt ou trente ans, on commencera à en trouver plus. S'il faut citer un objet, alors il y a une collection que je range au-dessus de tout : c'est la collection Fournier qui a été donnée au musée Guimet. Quelques pièces ont été montrées lors de l'exposition *Les visions secrètes du 5^e Dalai Lama* (2002-2003). »

La galerie Le Toit du monde présente une exposition sur les *citipati* (serviteurs de divinités orientales), sortes de danses macabres présentées en dialogue avec des vanités occidentales.

- **Le principal trait de votre caractère dans les affaires :** Cool.
- **Celle que vous détestez :** Attendre.
- **La vente dont vous êtes le plus fier :** Celle qui fait rêver l'acheteur et l'amène à devenir collectionneur.
- **Quel objet ne vendrez-vous jamais ? :** Celui qui m'intrigue et dont je cherche la fonction.
- **Et, s'il existe, qu'aimeriez-vous que Dieu vous dise :** Continue, c'est bien ! On reparlera de tout ça lorsque tu seras ici. J'ai quelques idées sur des questions que tu te poses.
- **Votre devise :** Patience ! Même si c'est parfois difficile.

Renaud Vanuxem – Galerie Vanuxem (Paris)

Pendant tout le temps que nous parlons, Renaud Vanuxem joue avec un petit objet blanc d'une quinzaine de centimètres. « C'est



un manche d'outil ou d'arme en os qui vient de Bornéo. Il représente des animaux mythologiques, moitié dragon moitié chien. Je l'ai trouvé ce matin-même... » « Parler d'un seul objet ? Vous savez, je crois beaucoup à ce moment que les Japonais appellent le *satori*. C'est un instant d'illumination devant une extase pure. Je crois vraiment en ces moments fondateurs parce qu'il y a quasiment des passages initiatiques. Pour ma part, je suis venu à l'art avec les musées italiens quand j'étais jeune. Pas seulement une œuvre mais tout un musée, une ambiance. Il y a les objets mais il y a aussi les univers : le musée de l'Homme par exemple m'a toujours amusé avec sa vision vieillotte et surannée mais tellement bourrée de charme. Je crois qu'il y a d'un côté les objets et de l'autre la façon de les présenter. Comme avec les collectionneurs qui sont tellement fascinés par l'objet qu'il le transforme. La première très belle collection tribale que j'ai vue est celle d'Émile Bouchard (Océanie). Ce genre de collectionneur donnait le goût de l'objet rien que par sa passion.

Hormis cela, un des objets qui m'a le plus marqué est cette statue bleue des Nouvelles-Hébrides qui

est au Louvre qu'on appelle la statue de Malo... Ou encore, et toujours au Louvre, cette statue de quatre mètres de haut avec une grosse tête et de gros yeux qui venait de Taïwan. Elle a été reprise par le musée de Taïpei. Elle était d'une rareté incroyable et, qui plus est, à la croisée de plusieurs traditions : Mélanésie, Polynésie, Dongson...

Peut-être que les objets les plus importants sont les objets fantasmés : des objets hybrides avec toutes les qualités qu'on leur attribue, des monstres en quelque sorte faits de tout ce qu'on a vu et croit avoir vu. »

La galerie Vanuxem présente sa collection.

- **Votre vertu préférée chez un marchand :** L'œil et la passion.
- **Le principal défaut chez les marchands :** Ses propres enfants sont toujours plus beaux que ceux du voisin.
- **Celle que vous détestez :** Vendre à des gens qui n'achètent ni avec leur œil ni avec leur cœur mais avec leurs oreilles.
- **Quel objet ne vendrez-vous jamais ? :** Les objets offerts à mes enfants.
- **La faute qui vous inspire le plus d'indulgence chez un marchand :** Le péché d'enthousiasme.
- **Si vous deviez changer une chose dans le marché de l'art actuel :** Se débarrasser de certaines ventes publiques d'art tribal qui n'en ont que le nom et les soi-disant experts qui les accompagnent et qui déshonorent cette profession.
- **Et, s'il existe, qu'aimeriez-vous que Dieu vous dise :** Est-ce que je peux vous payer en plusieurs fois ?
- **La question à laquelle vous auriez aimé répondre :** J'ai des byeri fang dans mon grenier rapportés par mon arrière-grand-père, ça vous intéresse ?

Joris Visser – Galerie Visser (Bruxelles)

L'« objet » auquel Joris Visser pense immédiatement est assez singulier : il s'agit de l'hôtel Frison dans lequel il a installé sa galerie il y a maintenant trois ans. Cinq étages, 1000 m²,

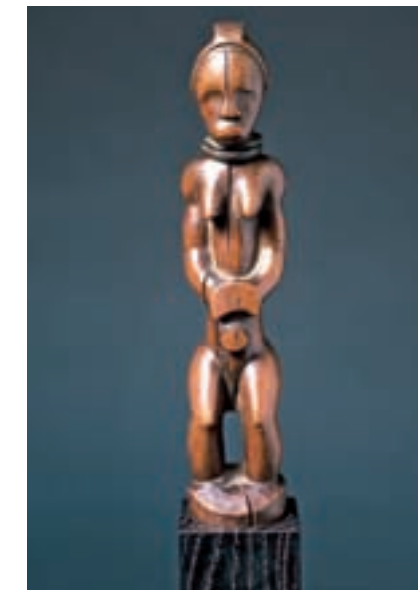


des appartements privés, c'est incontestablement le plus gros objet de notre dossier. « C'est une trouvaille sur laquelle je suis tombé lorsque je cherchais un espace pour ma galerie : une maison conçue par Victor Horta, le célèbre architecte de l'époque Art nouveau. Après l'avoir achetée, j'ai enlevé les faux plafonds et les faux murs qui avaient été rajoutés et c'est à ce moment-là que j'ai découvert tous les détails et les richesses de cette maison. C'est un véritable bijou ! Guimard y est venu en 1896, deux ans après son édification, et on peut penser qu'il s'en est inspiré pour la conception des fameuses bouches de métro parisiennes. Je pense que l'art tribal et l'Art nouveau ont des liens très profonds, tant esthétiques qu'historiques. Je sais que ça peut sembler étrange d'exposer de l'art tribal dans ce décor dont chaque détail est autonome des œuvres, presque contradictoire avec elles. Mais je reste persuadé que les pièces d'art africain siéent parfaitement aux décors de cette époque. En fait, tout au début en Belgique, l'art nouveau était appelé art Congo parce qu'il

était en grande partie dérivé des richesses du pays colonisé. Cet art Congo a été très influent ici au point que Paul Hankar, un des artistes de ce mouvement, a fait un vernissage d'exposition au sein même du très classique musée de Tervuren. Les premiers grands collectionneurs européens, dans les années 1860-1870, étaient des Belges. Vous savez, je suis historien d'art de formation et j'ai toujours été triste de voir que l'Art nouveau était considéré comme un art de riche. Cela fait à peine quelques décennies qu'on le réhabilite. Aujourd'hui, toutes les maisons de Horta sont classées au patrimoine historique de l'Unesco et je suis très fier de posséder celle-ci qui est un bâtiment quasiment unique et à la source de tellement de choses. Ce que j'aime beaucoup dans l'Art nouveau, c'est qu'il portait très bien son nom : il était totalement détaché de ce qui avait pu se faire jusque-là. Il existait bien sûr d'autres avant-gardes mais rares ont été celles qui auront autant innové. »

La galerie Visser présente de l'art océanien et africain.

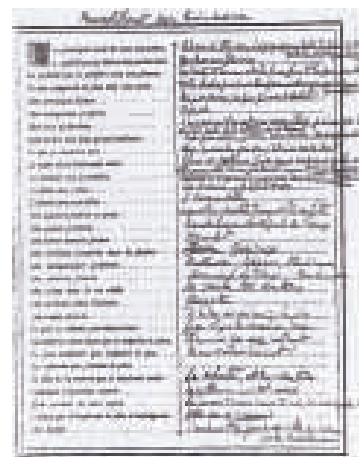
Maureen Zarembek – Tambaran Gallery (New York)



Notre objectif est de proposer à nos clients des objets de la meilleure qualité possible provenant d'Afrique, d'Océanie et de la Côte Nord-Ouest. Nous sommes particulièrement spécialisés dans l'art africain et océanien.

- **Comment qualifieriez-vous votre rapport aux objets ? :** Je tombe amoureuse d'eux.
- **L'objet que vous rêvez de posséder :** Il existe trop de chefs-d'œuvre pour n'en choisir qu'un.
- **La vente dont vous êtes le plus fier :** Un grattoir eskimo en ivoire que j'ai vendu à un petit garçon de douze ans. Son grand-père l'a amené pour la première fois à la galerie à la fin des années 1970, et il figure toujours parmi nos clients.
- **Si vous deviez changer une chose dans le marché de l'art actuel :** L'appellation d'art « primitif », trop systématique.
- **Votre plus grand regret professionnel :** Ne pas avoir acheté de très belles pièces alors que j'en avais l'occasion.
- **Et, s'il existe, qu'aimeriez-vous que Dieu vous dise :** Il me dirait : « Quelle prétention de penser que je suis un homme. Au fait, il n'y a pas grand monde, ici ».
- **La question à laquelle vous auriez aimé répondre :** Le fait d'être une femme dans un métier d'hommes comporte-t-il des inconvénients ? Sans l'ombre d'un doute !

3 LE QUESTIONNAIRE DE PROUST



Manuscrit du questionnaire.
© Droits réservés.

Marcel Proust.
© Droits réservés.

Le questionnaire qui nous a inspiré pour compléter les portraits des galeristes est connu sous le nom de Questionnaire de Proust. Très en vogue dans l'Angleterre de l'époque victorienne, la tradition du questionnaire, suite de questions permettant de cerner la personnalité de celui qui y répond, fut par la suite adoptée en France. Le jeune Marcel ayant alors entre 14 et 20 ans, répondit à plusieurs d'entre eux entre 1884 et 1890. L'un d'eux lui a été soumis par son amie Antoinette Faure, fille du président Félix Faure¹, dont la famille entretenait des liens d'amitié avec celle de Proust. Ce question-

naire a pour la première fois été publié en 1924 par André Berge, un des fils d'Antoinette. Les questions originales étant en anglais, seules les réponses sont de Proust lui-même. Ledit manuscrit a été vendu aux enchères en mai 2003 à l'Hôtel Drouot-Richelieu à Paris.

Un autre questionnaire, dont on attribue les réponses à Proust, a été rédigé entre 1889 et 1890, à l'époque où celui-ci faisait son service militaire. Maintes fois repris depuis, il a été déformé, adapté, et servi à plusieurs générations pour dresser des portraits rapides et incisifs.

Voici celui de 1890 dans sa version originale.

Le principal trait de mon caractère. — Le besoin d'être aimé et, pour préciser, le besoin d'être caressé et gâté bien plus que le besoin d'être admiré.

La qualité que je désire chez un homme. — Des charmes féminins.

La qualité que je désire chez une femme. — Des vertus d'homme et la franchise dans la camaraderie.

Ce que j'apprécie le plus chez mes amis. — D'être tendre pour moi, si leur personne est assez exquise pour donner un grand prix à leur tendresse.

Mon principal défaut. — Ne pas savoir, ne pas pouvoir "vouloir".

Mon occupation préférée. — Aimer.

Mon rêve de bonheur. — J'ai peur qu'il ne soit pas assez élevé, je n'ose pas le dire, j'ai peur de le détruire en le disant.

Quel serait mon plus grand malheur. — Ne pas avoir connu ma mère ni ma grand-mère.

Ce que je voudrais être. — Moi, comme les gens que j'admire me voudraient.

Le pays où je désirerais vivre. — Celui où certaines choses que je voudrais se réaliseraient comme par un enchantement et où les tendresses seraient toujours partagées.

La couleur que je préfère. — La beauté n'est pas dans les couleurs, mais dans leur harmonie.

La fleur que j'aime. — La sienne et après, toutes.

L'oiseau que je préfère. — L'hirondelle.

Mes auteurs favoris en prose. — Aujourd'hui Anatole France et Pierre Loti.

Mes poètes préférés. — Baudelaire et Alfred de Vigny.

Mes héros dans la fiction. — Hamlet.

Mes héroïnes favorites dans la fiction. — Bérénice.

Mes compositeurs préférés. — Beethoven, Wagner, Schumann.

Mes peintres favoris. — Léonard de Vinci, Rembrandt.

Mes héros dans la vie réelle. — M. Darlu, M. Boutroux.

Mes héroïnes dans l'histoire. — Cléopâtre.

Mes noms favoris. — Je n'en ai qu'un à la fois.

Ce que je déteste par-dessus tout. — Ce qu'il y a de mal en moi.

Caractères historiques que je méprise le plus. — Je ne suis pas assez instruit.

Le fait militaire que j'admire le plus. — Mon volontariat !

La réforme que j'estime le plus. —

Le don de la nature que je voudrais avoir. — La volonté, et des séductions.

Comment j'aimerais mourir. — Meilleur — et aimé.

État présent de mon esprit. — L'ennui d'avoir pensé à moi pour répondre à toutes ces questions.

Fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence. — Celles que je comprends.

Ma devise. — J'aurais trop peur qu'elle ne me porte malheur.

Note

1. André Berge, « Autour d'une trouvaille », *Cahiers du Mois*, n° 7, 1^{er} décembre 1924, pp. 5-18.

4 LES PARTICIPANTS AU PARCOURS DES MONDES 2004

Voici la liste complète des participants au Parcours des Mondes. Vous y trouverez leur adresse permanente ainsi que l'adresse de la galerie qu'ils occuperont le temps de la manifestation.



Chris Boylan
Oceanic Art

Australie

Chris Boylan Oceanic Art
(Océanie) — Sydney : 116 Victoria Street, Potts Point, Sydney. P.O Box 1683 Potts Point NSW2011.
EXPOSE : Galerie Michel Vidal, 3, rue des Beaux-Arts.

La galerie présente des objets provenant d'anciennes collections australiennes ainsi que de sa propre collection.

Belgique

Jo de Buck Tribal Art
(Afrique, Océanie) — 43, rue des Minimes, B-1000, Bruxelles.
EXPOSE : Galerie Maig Davaud, 41, rue de Seine.

La galerie présente une exposition accompagnée d'un catalogue sur des visages africains abstraits.

Kevin Conru Gallery

(Afrique, Océanie) — 8A, rue Bodenbroek, 1st floor, B-1000 Bruxelles.
EXPOSE : Galerie Di Méo, 9, rue des Beaux-Arts.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.

Galerie Jo Christiaens

(Afrique) — 23, rue du Chêne, B-1000, Bruxelles.
EXPOSE : Galerie Maig Davaud, 41, rue de Seine.

La galerie présente des œuvres du Zaïre, du Soudan et d'Afrique de l'ouest.



Jo de Buck Tribal Art



Antiquair K.
Grusenmeyer

Antiquair K. Grusenmeyer
avec Joaquin Pecci
(Afrique, Asie, Océanie) — 14, rue Lebeau, B-1000 Bruxelles.
EXPOSE : Galerie Délire et Formation, 12, rue Guénégaud.

J. Pecci présente un ensemble d'objets africains, où l'Afrique de l'ouest sera mise à l'honneur. K. Grusenmeyer présente l'archéologie de l'Asie du Sud-Est, dont une collection de pièces de terre cuite et d'ivoire découverte au Bengale.

Wayne Heathcote Gallery

(Océanie) — 2, place du Petit-Sablon, B-1000 Bruxelles.
EXPOSE : Galerie États d'Art, 35 rue Guénégaud.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.



Wayne Heathcote
Gallery

Marcel Nies oriental Art

(Asie) — Lange Gasthuisstraat 28, B-2000 Antwerpen.
EXPOSE : Galerie Nicolas Deman, 12, rue Jacques-Callot.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.



Marcel Nies oriental Art

Galerie Joris Visser

(Afrique, Océanie) — 37, rue Lebeau, B-1000 Bruxelles.
EXPOSE : Galerie Moderne, 51, rue Mazarine.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.



Galerie Jacques
Germain

Galerie Serge Schoffel

(Afrique, Océanie, Indonésie) — 47, rue des Minimes, B-1000 Bruxelles.
EXPOSE : Galerie Gimaray, 13, rue de Seine.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.

Canada

Galerie Jacques Germain
(Afrique) — 200, rue Laurier Ouest, Montréal, H2T 2N8, Canada.
EXPOSE : Galerie Herschtritt, 5, rue Jacques Callot.

La galerie présente une sélection classique d'objets anciens provenant de l'Afrique subsaharienne, accompagnée d'un catalogue.

Espagne

Arte y Ritual

Antonio et Ana Casanovas
(Afrique, Amériques, Asie, Océanie) — Valenzuela, 7, E-28014 Madrid.
EXPOSE : Galerie Marie-Claude Goinard, 11, rue Visconti.

La galerie présente une sélection d'objets de Polynésie, de Mélanésie et d'Indonésie.

John Giltsoff

(Afrique, Amérique du Nord, Océanie) — Calle Petunies, 28, Ses Costes, Aiguablava, E-17255 Girona.
EXPOSE : Galerie Romanet, 30, rue de Seine.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.



John Giltsoff



Galerie L'Accrosonge

France

Galerie L'Accrosonge
Claudie Lebas (Afrique) — 17, rue Sainte-Croix-de-la Bretonnerie, 75004 Paris.
EXPOSE : Galerie Les Yeux fertiles, 27, rue de Seine.

La galerie présente un ensemble de sculptures d'Afrique représentatives de l'Ouest, du Centre et de l'Est

Galerie Aethiopia

Agnès Woliner (Afrique) — 23, rue Guénégaud, 75006 Paris.

La galerie présente une exposition intitulée *Magie et tatouage au Nyanmar*.

African Muse Gallery

Luc Berthier (Afrique) — 50, rue de l'Hôtel de Ville, 75004 Paris.
EXPOSE : Galerie Arnoux, 27, rue Guénégaud.

La galerie présente de l'art africain et himalayen ainsi que des artistes contemporains.

Galerie Afrique

Alain Dufour (Afrique) — 71, quai de la Pie, 94100 Saint-Maur et 45, rue des Sarrazins, 83350 Ramatuelle.
EXPOSE : Galerie Claudine Legrand, 49, rue de Seine.

La galerie présente un ensemble de sculptures représentatives de l'art des Ibo du sud-est du Nigéria.



Galerie Afrique

Galerie Jacques Barrère

(Asie) — 36, rue Mazarine, 75006 Paris.

La galerie présente un ensemble de pièces en bois laqué de l'époque des Royaumes Combattants (IV-II^e siècle av. J.-C.).

Galerie Alain Bovis

(Afrique, Asie, Océanie) — 9, quai Malaquais, 75006 Paris.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.



Galerie Alain Bovis

Galerie D&V

(Art précolombien) —
48, rue Mazarine, 75006 Paris.

EXPOSE : Galerie Mermoz,
12, rue des Beaux-Arts,
75006 Paris.

La galerie présente une partie de son fonds
ainsi que de récentes acquisitions.



Galerie Maine Durieu

Galerie Bernard Dulon

(Afrique, Océanie) —
10, rue Jacques-Callot,
75006 Paris.

La galerie présente la collection de statuaire
Lobi de M. Antoine Ferrari de La Salle.

Galerie Maine Durieu

(Afrique) — 57, quai des Grands
Augustins, 75006 Paris.

La galerie présente une sélection d'objets
dont des sculptures bariba (Nigéria), un tam-
bour kongo (RDC), des pièces baoulé et un
ensemble d'objets en bronze, en fer et en or.



Galerie Flak

Galerie Flak

(Océanie) — 8, rue des Beaux-
Arts, 75006 Paris.

La galerie présente deux expositions : la
première est consacrée à l'art ancien du
peuple Lobi. La seconde présente leurs
récentes acquisitions.

Serge le Guennan

(Asie) — 70 ter, Grande rue,
45110 Châteauneuf-sur-Loire.

EXPOSE : Galerie Béatrice Soulié,
21, rue Guénégaud.

La galerie présente un ensemble d'épingles
de coiffure d'origine chinoise.



Serge le Guennan

Galerie Kanaga

(anciennement Pierre Vérité)
Stéphane Mangin (Afrique,
Océanie) — 141, boulevard
Raspail, 75006 Paris.

La galerie présente une partie de son fonds
ainsi que de récentes acquisitions.



Galerie Luohan

Johann Lévy Art primitif

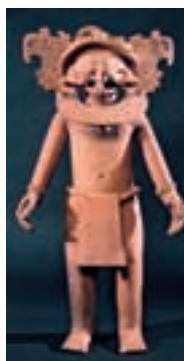
(Afrique) — 40, rue Mazarine,
75006 Paris.

La galerie présente une partie de son fonds
ainsi que de récentes acquisitions.

Galerie Luohan

(Asie) — 21, quai Malaquais,
75006 Paris.

La galerie présente une exposition (Formes
du ciel) constituée « d'objets d'usage ou de
contemplation ».



Galerie Mermoz

Galerie Mermoz

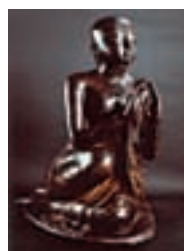
(Art précolombien) —
6, rue du Cirque, 75008 Paris
& 12, rue des Beaux-Arts,
75006 Paris.

La galerie présente une partie de son fonds
ainsi que de récentes acquisitions.

Galerie Anthony Meyer

(Océanie) —
17, rue des Beaux-Arts,
75006 Paris.

La galerie présente un ensemble d'appui-
nuque océaniques.



Annie Minet & Luc Merenda

Annie Minet & Luc Merenda

(Asie) — 6, rue des vignettes,
78770 Thoiry. Expose : Galerie
Lelia Mordoch, 50, rue Mazarine.

La galerie présente, entre autres, une série
de 5 statues birmanes de la région de Pagan
(XVII^e siècle) et un Bouddha en bronze
Chieng Saeng.

Galerie Alain de Monbrison

(Afrique, Amériques, Océanie) —
2, rue des Beaux-Arts,
75006 Paris.

La galerie présente une partie de son fonds
ainsi que de récentes acquisitions.

Galerie Noir d'Ivoire

Réginald Groux (Afrique) —
18, rue Guénégaud et Yasmina
Chénoufi, 19, rue Mazarine,
75006 Paris.

La galerie présente une partie de son fonds
ainsi que de récentes acquisitions.



Galerie Ratton-Hourdé

Galerie Ratton-Hourdé

(Afrique, Océanie) —
10, rue des Beaux-Arts,
75006 Paris.

La galerie présente une vingtaine de
pièce d'Afrique (Mali, Congo, Gabon,
Côte-d'Ivoire) et d'Océanie.

Galerie Le Toit du monde

François Pannier (Asie) —
6, rue Visconti,
75006 Paris.

La galerie présente une exposition sur les
citipati (serviteurs de divinités orientales),
sortes de danses macabres présentées en
dialogue avec des Vanités occidentales.

Galerie Valluet-Ferrandin

(Afrique, Amérique du Nord,
Océanie) — 14, rue Guénégaud,
75006 Paris.

La galerie présente une partie de son fonds
ainsi que de récentes acquisitions.

Galerie Vanuxem

(Afrique, Océanie) —
52, rue Mazarine, 75006 Paris.

La galerie présente une cinquantaine
d'objets autour du thème de l'animal.

Galerie Voyageurs et Curieux

Jean-Edouard Carlier (Océanie) —
2, rue Visconti, 75006 Paris.

La galerie présente un ensemble de
nouvelles acquisitions océaniques dont
plusieurs objets de Nouvelle-Guinée.

Grande-Bretagne**Jean-Baptiste Bacquart**

(Afrique, Amérique du Nord,
Océanie) — 62, Gloucester Place,
London W1V 8HYW.

EXPOSE : Galerie Eric de Montbel,
34 rue de Seine.

La galerie présente une partie de son fonds
ainsi que de récentes acquisitions.

Lance Entwistle

(Afrique, Océanie) —
6, Cork Street,
London W1S 3EE.

EXPOSE : Galerie Giraud, Pissaro,
Ségalot, 5-7, rue des Beaux-Arts.

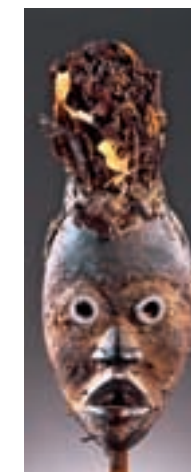
La galerie présente une partie de son fonds
ainsi que de récentes acquisitions.

Italie**Angelo Attilio Attili**

(Asie) — Via Nazaria Sauro, 5,
I-43100 Parme.

EXPOSE : Galerie Encre de Chine,
5, rue Visconti.

La galerie présente une partie de son fonds
ainsi que de récentes acquisitions.

Dalton Somare
Arte primitiva**Dalton Somare Arte primitiva**

(Afrique) — Via Borgonuovo, 5,
I-20121 Milan.

EXPOSE : Galerie Valmay,
22, rue de Seine.

La galerie présente une sélection de pièces
africaines et himalayennes, ainsi que des
tableaux de l'avant-garde russe.

Renzo Freschi
Oriental Art**Renzo Freschi Oriental Art**

(Asie) — Via Gesù, 17,
I-20121 Milan.

EXPOSE : Galerie Visconti,
35-37, rue de Seine.

La galerie présente une partie de son fonds
ainsi que de récentes acquisitions.

Galerie Davide
Manfredi**Galerie Davide Manfredi**

(Asie, Indonésie) —
Via Marco d'Oggiono, 12,
I-20121 Milan.

EXPOSE : Galerie Vanuxem,
54, rue Mazarine.

La galerie présente une partie de son fonds
ainsi que de récentes acquisitions.

Suisse

Galerie Patrick Fröhlich

(Afrique, Océanie) —
Kirchgasse 33, CH-8001 Zurich.

EXPOSE : Galerie GNG,
3, rue Visconti.

La galerie présente un ensemble d'objets africains dont la plupart ont été collectés dans les années 1950 par Emil Storrer.



Patrick Morgan Gallery

Patrick Morgan Gallery

(Afrique, Océanie) —
59 East 80th, New York
& 10, rue des Beaux-Arts, Paris.

EXPOSE : Galerie Ivana de Gavar-
die, 8, rue des Beaux-Arts.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.

U.S.A

Dimondstein Tribal Arts

(Afrique) —
749, Longwood Avenue,
Los Angeles CA-90005.

EXPOSE : Atelier Napolitano,
7, rue Visconti.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.



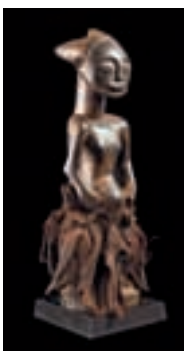
Michael Hamson
Oceanic Art

Michael Hamson Oceanic Art

(Océanie) — Verdes Dive West,
Paolos Verdes Estates, CA-90274.

EXPOSE : Galerie Landrot,
5, rue Jacques Callot.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.



Pace Primitive Gallery

Pace Primitive Gallery

(Afrique, Océanie) — 35 East 57th
Street 7th floor, NY-10022 New
York.

EXPOSE : Galerie Nicolas Deman,
12, rue Jacques-Callot.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.

Christopher Selser Tribal Art

(Amérique du Nord, Asie,
Océanie) — P.O. Box 9328,
Santa Fe, 87504, New Mexico.

EXPOSE : Chart Gallery,
15, rue de Seine.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.



Christopher Selser
Tribal Art

Tambaran Gallery

Maureen Zarembler (Afrique, Amé-
rique du Nord, Océanie) —

5 East 82nd Street,
NY-10028 New York.

EXPOSE : Galerie Darga & Lans-
berg, 36, rue de Seine.

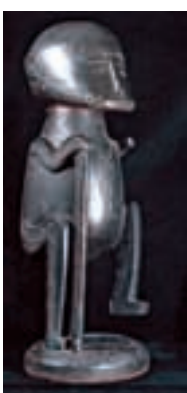
La galerie présente une sélection de masques et de pièces d'Afrique et d'Océanie.

Lewis-Wara Gallery

(Océanie) — 1121, 15th Avenue,
Seattle, WA 98122.

EXPOSE : Galerie Di Méo,
9, rue des Beaux-Arts.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.



Lewis-Wara Gallery

Mauna Kea Galleries

(Océanie-Polynésie) —
65, 1298 Kawaihae Road,
Kamuela, HI-96743 Hawaii.

EXPOSE : Galerie Darga & Lans-
berg, 36, rue de Seine.

La galerie présente une partie de son fonds ainsi que de récentes acquisitions.